

PRÉFACE

Ces causeries données par Krishnamurti à Londres et à Paris en 1966 sont plus que jamais d'actualité. En 2015, le monde a été encore une fois confronté à tous les périls : extrémisme, terrorisme, drames écologiques, guerre économique et guerre de religion.

Cet état de fait nous indique la nécessité d'une transformation globale de nos sociétés. Comme le souligne Krishnamurti, c'est en commençant par soi-même, par une mutation individuelle, que la planète peut redevenir un endroit vivable. En effet, tout est lié.

Les temps de cette transformation sont venus puisque c'est du chaos, qui signifie en grec « faille », « béance », que naît l'ordre. Non un ordre imposé, un ordre qui naît de l'intérieur, sans effort, mais pas sans exigence.

Il y a peu de chances qu'en restant vautrés devant nos écrans, dans un repli apeuré sur nous-mêmes, nous sortions de l'abîme dans lequel nous sommes plongés. Heureusement, les images des écrans en cachent d'autres, vitales, à découvrir.

Nous fûmes si souvent trompés que nous avons cessé de croire que découvrir est toujours possible. La peur nous a paralysés. Résignés, nous sommes devenus les ombres de nous-mêmes. Plus de souffle, plus de désir autre qu'imposé.

Mais de quoi faut-il encore avoir peur? De quel colosse aux pieds d'argile? Les puissances qui semblent invulnérables sont souvent édifiées sur des bases fragiles. Ce qui les maintient, c'est justement la crainte qu'elles font naître chez autrui. La peur fait partie des grands thèmes abordés par Krishnamurti.

Depuis toujours, les humains ont éprouvé ce besoin essentiel de donner un sens à leur vie, d'être portés par des idéaux. Mais les idéaux, dans nos sociétés contemporaines, ont été détournés: tuer au nom du jihad pour les uns, consommer à outrance pour les autres.

Il y a méprise: le jihad est à l'origine une guerre intérieure, une guerre menée à soi-même sur le chemin de Dieu. Quant au vrai désir, il a peu de chance de trouver durablement satisfaction dans les propositions des grandes surfaces et autres Disneyland. Face à ce vide de nos sociétés occidentales, qui favorise la percée de l'islam, certains adhèrent à des sectes qui se révéleront n'être que des exutoires temporaires à cette crise de sens.

Nous vivons une époque où les idéaux deviennent vite politiques. Mais il existe, dans divers pays du monde, des jeunes, ces nouvelles générations en passe de prendre la relève, qui sont doués d'une conscience et d'une liberté. Ils sont à l'origine d'initiatives silencieuses mais non moins efficaces, telle la mise en œuvre de solutions fondées sur des ressources locales et renouvelables, ou encore une éducation donnée à leurs enfants dans le respect des autres et des différences.

L'éducateur qu'était Krishnamurti, fondateur de plusieurs écoles à visée holistique, serait peut-être rasséréiné, se sentant mieux compris qu'en 1966.

Cette année-là, il s'inquiète. Cela fait plus de trente ans qu'il parle à des auditoires toujours plus nombreux, et pourtant il ne voit aucune transformation.

Selon lui, sa parole inspirée et libre doit avoir un effet transformateur immédiat. Or, il n'en est rien.

Les jeunes de cette époque, en révolte contre leur société, sont certes attirés par sa personnalité hors normes. Ils viennent nombreux l'écouter mais, le plus souvent, finissent par se rallier à des gourous moins exigeants.

L'attention entière, celle d'un esprit sans barrières, à sa parole, aux mouvements subtils et changeants à chaque instant, lot du processus de la vie, intérieure et extérieure, leur demandait sans doute une trop grande rigueur.

Cette année-là, Krishnamurti, déçu, ira jusqu'à remettre en question la fondation qu'il a créée et qui, entre autres, organise ses conférences. Et il se demande qui sera capable de prendre des responsabilités après sa mort.

«Ce grand maître à penser qui, en public, parlait avec passion de l'esprit libre de tout conflit, de toute pression, posait des questions qui exerçaient sur ses proches collaborateurs une pression formidable. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que nous devons comprendre la nature de ces questions, et l'énergie engendrée par une écoute profonde et par leur maintien dans notre conscience¹.» D'après ce témoignage, la compréhension ne serait pas immédiate. Elle demanderait un temps d'intégration. À supposer

1. Pupul Jayakar, *Krishnamurti. Sa vie, son œuvre*, Belfond, coll. «L'Âge du Verseau», 1989 ; rééd. sous le titre *Krishnamurti, une vie*, Presses du Châtelet, 2010.

qu'elle advienne, elle résulterait d'un décalage dans le temps.

Alors qu'elle se promenait comme elle le faisait souvent avec Krishnaji, Pupul Jayakar lui demanda un jour pourquoi certains pouvaient suivre son enseignement jusqu'à un certain point et pas au-delà.

L'air préoccupé, il répond d'abord : « C'est ainsi. » Après s'être éloigné un moment, il revient pour ajouter qu'il manque à l'homme « une énergie capable de dépasser les conflits, et d'observer une discipline de vigilante attention et de total renoncement à soi-même¹ ».

Qu'il y ait une violence fondamentale et peut-être même une jouissance à tuer, nul ne le niera. Krishnamurti, le premier, nous dit : « Depuis cinq mille cinq cents ans, il y aurait eu quinze mille guerres – en moyenne deux guerres et demie par an. Ainsi sommes-nous toujours en conflit au-dehors et au-dedans. Nos vies sont un champ de bataille. »

Mais il nous dit aussi que cette extraordinaire énergie peut muter, à savoir servir d'autres fins. Encore une fois, les temps sont mûrs pour cela.

Avec une infinie patience, Krishnamurti revenait inlassablement sur les mêmes thèmes. Inlassablement, mais chaque fois différemment, parce qu'il était doué d'une parole vivante et que la vie, changeant à chaque instant, ne s'attarde pas à hier. Lui-même nous conseille de ne jamais rester immobiles, d'avancer ou de reculer, mais de ne surtout pas nous figer.

Aujourd'hui, beaucoup ont pris conscience du fait que cette énergie dont parle Krishnamurti est donnée à profusion et qu'ils peuvent la capter, s'en servir.

1. *Ibid.*

Face à l'inanité du monde contemporain, une ouverture de l'esprit s'est faite, celle-là même qui prépare le monde de demain.

Il ne s'agit en fait que d'attention et d'intention. Et non plus de cette révolte infantile et stérile contre la société.

L'attention est justement au cœur des pages que vous allez lire et au cœur de la méditation dont Krishnamurti nous parle abondamment. De nos jours, le mot est galvaudé. Fleurissent les écoles, les stages, les techniques. Ils ont le mérite d'apaiser pour un temps l'esprit mais, en aucun cas, sauf miracle, d'opérer cette profonde transformation évoquée par Krishnamurti.

La vraie transformation naît de la connaissance et de la compréhension de soi, comme nous l'ont rappelé un grand nombre de penseurs au cours des siècles, chacun y allant de sa propre méthode.

Avec Krishnamurti, la « méthode » a une autre saveur. Une saveur goûtée entre autres par son amie Doris Pratt¹, qui avait organisé ses causeries à Londres. « Méditant le matin, il fait descendre sur la maison une paix intense que même un rhinocéros comme moi arrive à percevoir », confiait-elle.

Revenir à l'origine de la pensée ou méditer, c'est vider l'esprit du connu, d'où l'un des titres phare de Krishnamurti : *Se libérer du connu*². Il existe de nombreuses formes de méditation où il est demandé de se concentrer, de se fixer sur un objet, une idée, un symbole. Le but consiste alors à dépasser le quotidien

1. Voir sur YouTube : « Jiddu Krishnamurti-Doris Pratt. »

2. Stock, 1977 ; rééd. 2012.

pour découvrir une conscience élargie, des états de conscience non ordinaires.

Et pour y parvenir, les adeptes de ce type de pratique sont prêts à faire des efforts : suivre un maître, répéter des mots, des litanies ou des *mantras*¹. Il en résulte en général un apaisement temporaire, comme celui que peuvent procurer les drogues qui rendent plus sensitifs et font parfois surgir des visions, ou celui que peuvent notamment apporter les techniques de l'hypnose. Autant de stimulants inutiles et qui ne font qu'endormir et enténébrer l'esprit, selon Krishnamurti.

Mais il arrive parfois que la répétition puisse fonctionner. Pour s'en convaincre, on lira ou relira par exemple l'errance de ce pèlerin anonyme² dans la Russie du XIX^e siècle. Il a pour seul bagage la prière extatique « *Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi* », prière du cœur qui prend sa source dans les conseils spirituels de saint Paul. Son ardeur sera récompensée par la paix et l'amour qui l'emplissent. Il aura connu dans les débuts l'effort et la fatigue, avant que « les choses » n'adviennent.

Ne nous méprenons pas sur ce que dit Krishnamurti, pour qui c'est seulement quand n'interviennent ni l'effort, ni la discipline, ni toutes ces images créées par l'observateur (celui qui observe l'observé), que la méditation peut surgir.

1. Dans la terminologie bouddhique, la racine du mot *mantra* aurait pour signification « ce qui protège l'esprit ».

2. L'original en russe, ou une copie, fut longtemps présent au monastère du mont Athos en Grèce au XIX^e siècle. Il fut publié pour la première fois à Kazan en 1884, sous le titre russe de *Récit candide d'un pèlerin à son père spirituel*. Il est disponible en français : *Récit d'un pèlerin russe*, Seuil, 1999.

Ce qu'il demande est d'une haute exigence. Ce n'est pas une occupation pour seniors à la retraite se demandant comment occuper leur temps. Cela ne dépend pas d'un lieu particulier. L'état en question peut aussi bien se déployer en marchant, en faisant la vaisselle, ou lors d'un trajet en autobus ou en métro.

En fait, il n'a rien de mystérieux. Le mystère est bien au-delà. Il surgit lorsque n'interviennent plus nos images, lorsque nous sommes dans une observation (ou une conscience) sans choix.

Grâce à cet état, nous pouvons voir, sentir, comprendre et donc agir. L'action juste découle d'un esprit complètement silencieux et non d'un esprit envahi par nos idées et nos croyances.

Il faut sans doute passer par cette observation, sans choix, dans une très grande qualité d'attention, pour comprendre à quel point tous les choix sont conflictuels et contradictoires. Seuls les esprits confus demandent et cherchent des explications. L'esprit clair a compris, et cette compréhension lui apporte une grande liberté.

Comme le souligne Krishnamurti, revenir à l'origine de la pensée, à ce point de l'esprit d'où elle surgit, n'est pas réservé à quelques êtres rares, mais appartient à tout un chacun. À condition de vouloir remonter le courant jusqu'à son lieu d'origine, comme le font les saumons et les anguilles.

Vivre en conscience, c'est cesser de proclamer que l'on désire la paix sans cesser pour autant de faire la guerre. Guerre à soi ou guerre aux autres, c'est la même chose.

Bien sûr, nous cherchons tous à retrouver l'âge d'or¹. Cette idéalisation est devenue un lieu commun,

1. Mythe qui apparaît essentiellement dans la mythologie grecque puis romaine.

un rêve partagé mais dépourvu de substance. Nous savons pourtant que seule une harmonie universelle nous sortira du chaos actuel. Le rêve déçu des générations des années 1970 aura servi d'exemple aux jeunes générations, qui tissent désormais dans l'ombre cette harmonie, grâce à une myriade d'actions silencieuses nées de leur nouvelle conscience.

Ainsi, Krishnamurti, l'un des maîtres spirituels les plus médiatisés de la planète, n'aura pas parlé en vain. Sa pensée irrigue toujours le monde à venir.

Isabelle CLERC

LONDRES

SANS CRÉER D'IMAGES

Avant d'aborder les choses sérieuses, il me semble que nous devons instaurer entre nous, entre vous et l'orateur, une relation juste. Je veux parler d'une communication; nous devons établir une communication entre nous. Il est important de comprendre le sens du mot, mais aussi d'aller voir derrière le mot, sachant que le mot n'est pas la chose. Le mot, le symbole, n'est pas la réalité; nous devons creuser le mot pour découvrir nous-mêmes le réel, le fait. La communication n'est possible que si nous sommes ensemble à l'écoute, non seulement du sens du mot, mais encore de ce qu'il indique, de la substance de ce qui se trouve derrière le mot.

Nous allons parler de notre vie quotidienne. Faute d'établir nous-mêmes une façon juste de vivre au sein de ce chaos et de cette confusion, toute recherche est vouée à l'échec: car la réalité est dans la vie de tous les jours, pas dans quelque chose de mystérieux transcendant le fait concret de l'existence quotidienne. Tant que l'on n'a pas compris tout le sens de cette vie quotidienne, de ses conflits, ses détresses, sa confusion, de l'incroyable pagaille dans laquelle nous sommes tous – tant que cela n'est pas tiré au clair, tenter d'aller

plus loin n'est qu'une fuite. Et plus on fuit le réel, plus tout devient incohérent et chaotique. Nous ne parlerons donc pas de transcender mais de comprendre le présent; voir si nous pouvons nous libérer totalement de nos souffrances, de nos épreuves, de notre confusion et de notre angoisse. Après avoir clarifié tout cela, complètement si c'est possible, peut-être pourrions-nous commencer à examiner s'il existe ou non une réalité autre que l'idée, la croyance ou le concept.

Nous allons donc, ensemble, examiner notre vie quotidienne. Pour examiner, on a besoin de liberté; pour regarder, percevoir, il faut être libre de voir les choses clairement. C'est la condition première pour qui veut sérieusement examiner l'état actuel de son être et de sa conduite. Pour examiner, pour percevoir, il faut cette liberté. Nous devons être libres d'écouter ce qui est dit et nous devons être libres de regarder, sinon comment peut-on voir, tout ce que l'on regarde est déformé. Rien de ce que nous écoutons n'aura de sens si nous ne sommes pas capables d'écouter d'une façon totale, entière, complète. Pour découvrir, pour examiner, pour débrouiller, pour entrer en profondeur, on doit être libre d'écouter et libre de percevoir.

Nous voulons tous la paix, nous nous rendons compte que, sans la paix, tout mouvement surgit de notre confusion, émerge de notre détresse – sans la paix, le bien ne peut s'épanouir. Et, pour que la paix soit, il faut la liberté. Nous allons donc parler ensemble de ces deux choses: la paix et la liberté. Parler ensemble, pour moi, veut dire ceci: vous n'allez pas vous contenter d'écouter ce qui est dit, nous allons entreprendre un voyage ensemble, nous allons prendre part, partager. Nous allons faire le travail ensemble. Vous n'êtes pas là pour écouter des mots

et approuver ou désapprouver intellectuellement, ou pour adopter certaines formules, idées ou concepts : tout cela ne mène nulle part. Mais, si nous pouvons travailler ensemble, explorer ensemble – pas les mots ou l'intellect, les faits –, je pense que nos rencontres en vaudront la peine. Si nous sommes en quête de définitions, de formules et d'arguments, alors je crains que nous n'allions pas plus loin.

Je souligne que ces causeries demandent notre coopération. Nous ne discutons pas d'idéaux, de ce qui est bien ou de ce qui est mal. Nous ne cherchons pas à découvrir ou à formuler de nouveaux concepts. On en a plus qu'assez des concepts et des idéaux, ils n'ont rien changé à notre existence. Ce qui nous intéresse, c'est une révolution totale au sein de la conscience, non pas dans tel recoin de cette conscience, mais dans la totalité de cette conscience : c'est là que doit se produire une révolution totale. Le problème n'est pas extérieur, il ne s'agit pas de produire une société meilleure. Le problème est une crise dans la conscience, et si chacun n'affronte pas complètement cette crise, non pas en tant que savant, religieux, homme d'affaires, poète ou artiste, mais, en qualité d'être humain total, nous ne produirons pas de révolution radicale. Ce qui nous intéresse, c'est de voir si l'on peut provoquer une révolution totale, découvrir une autre façon de vivre. Voilà ce qui va nous occuper ici.

Pour nous, « liberté » n'a pas le sens de révolte, de réaction : révolte et réaction ne sont pas la liberté. Être libre *de* quelque chose n'est pas être libre. Être libre de quelque chose est une réaction, et la liberté n'a rien à voir avec la réaction ou la révolte. Elle existe d'elle-même, par elle-même. Elle n'est pas le résultat d'une motivation ou d'un idéal conceptuel. Sans liberté, nous

n'aurons pas la paix. Pour moi, la paix, intérieure ou extérieure, n'est pas un état intermédiaire entre deux situations bloquées, ou entre deux incertitudes, ou entre deux confusions. La paix n'est pas une chose que l'on cherche et que l'on trouve – pas plus que la liberté. Nous n'aurons la paix que lorsque nous saurons vivre en paix, non comme individus, en êtres humains.

Il y a, me semble-t-il, une différence entre l'individu et l'être humain. L'individu est une entité localisée, un Londonien, un Anglais, un Allemand ou un Russe; c'est l'individu, une entité locale conditionnée par son milieu. L'être humain c'est l'homme, l'homme tout entier, qu'il vive en Angleterre, en Inde ou ailleurs. Comprendre l'homme nous fera comprendre l'individu, pas l'inverse.

Donc, ce qui nous importe, c'est la liberté et la paix pour les humains. L'individu en révolte contre son milieu n'est pas pour autant libre ou susceptible d'obtenir la paix. Il n'y a de paix que là où l'on mène sa vie en paix, là où l'homme ne se divise pas en nationalités, en groupes religieux, en exploitant certaines formules ou certains concepts – c'est cela qui détruit la paix. Les concepts des religions établies sont un déni de paix. Nous observons ce qui se passe dans le monde: il est divisé en secteurs, politiques, gouvernementaux et nationaux; vous êtes anglais, je suis russe ou allemand, chacun avec son propre contexte économique et politique. Nous sommes divisés aussi par nos croyances et nos dogmes. Vous croyez à certains dogmes religieux et toute l'Asie croit à un autre train de dogmes: il y a conflit. Pour que règne la paix, la première évidence est de se libérer du conditionnement religieux. C'est la première chose, la liberté du conditionnement. Et c'est extrêmement difficile.